

Organisation sociale des Guiziga du Nord-Cameroun  
et phénomènes économiquesExposé de M. Guy Pontié  
Séance du 6 Février 1970

Je m'efforcerai au cours de cet exposé de présenter quelques aspects d'une étude que j'ai réalisée dans le cadre de l'O.R.S.T.O.M. auprès d'une population païenne du Nord-Cameroun : les Guiziga.

Mon programme au départ de Paris était le suivant : dans un premier moment décrire les structures sociales des Guiziga (essentiellement à partir d'une ou plusieurs monographies de village) et aborder ensuite les problèmes de transformation de ces mêmes structures que l'on supposait liés à l'introduction de la culture du coton en particulier.

Après avoir décrit les structures sociales en essayant de montrer comment les renseignements ont été obtenus sur le terrain, j'essaierai d'insister sur l'interaction des structures sociales et des phénomènes économiques.

Pourquoi m'avait-on demandé de commencer par une monographie de village ?

- dans un but de formation à l'étude de terrain, je crois, puisque c'était mon premier séjour en Afrique.
- mais aussi parce que vu le peu de renseignements dont je disposais sur la société en question, il était nécessaire, avant d'entreprendre l'étude à un niveau plus général, de faire de l'ethnographie. Or pour une étude de ce genre en milieu rural, je pense que le village est le cadre privilégié, d'une part parce qu'il est le cadre de vie quotidienne du paysan, d'autre part parce qu'il permet au chercheur d'entrer plus facilement en contact avec les gens.

Les renseignements écrits dont je disposais me permettaient d'une part de situer les Guiziga dans l'espace, de savoir que le groupe le plus important et le plus homogène se trouvait dans l'actuel canton de Muturna, que cette population était très dynamique du point de vue de la démographie (taux net d'accroissement annuel de l'ordre de 2 %) ; peu de renseignements par contre sur l'histoire de cette population et notamment sur son installation dans son territoire actuel.

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° 02550

Cote B

3 - MARS 1983

Données générales sur les Guiziga .

Population kirdi du Nord-Cameroun, les Guiziga se répartissent essentiellement dans l'actuel département du Diamaré. Leur territoire est délimité approximativement par les parallèles 10° et 10°50 N et par les méridiens 14° et 14°30 Est.

Ils sont situés dans une zone soudano-sahélienne (savanne arbustive) caractérisée par une température élevée (27-28° moyenne annuelle), une longue saison sèche (7 mois environ) et une saison des pluies (mi-mai - mi-octobre) très nettement distinctes.

On peut situer géographiquement 3 groupes principaux :

- Au Sud de Maroua : le groupe Muturua-Midjivin (Guiziga de plaine) en contact à l'Ouest avec les Fulbé, à l'Est avec les Fulbé et les Mundang, au Sud avec les Fulbé et les Mundang. 30.000 personnes environ, 23 h/km<sup>2</sup>.
- Autour de Maroua : un groupe beaucoup moins homogène vivant en commun avec les Mofuet et les Fulbé dans une zone semi-montagneuse au nord, de plaine au sud. 23.000 personnes environ.
- Ouest-sud-ouest de Maroua : un groupe montagnard assez isolé, très homogène mais numériquement peu important (3.000 personnes environ).

Les Guiziga représentent donc au total environ 60.000 personnes. Nous nous sommes surtout intéressés au cours de notre étude aux Guiziga de Muturua que les documents écrits s'accordaient à reconnaître comme le groupe le plus homogène.

Mise en place de la population - naissance de la chefferie de Muturua.

L'histoire de la mise en place des Guiziga comme de la plupart des ethnies païennes du Nord-Cameroun (on en dénote plus de 20 sur un territoire d'environ 35.000 km<sup>2</sup>) est particulièrement mal connue. Les renseignements écrits datent de l'ère coloniale. Les traditions orales que j'ai pu recueillir sur le terrain concernant les Muturua (datation par recueil de généalogies) ne remontent pas au-delà du début du XVIIIe siècle.

Ce que l'on peut avancer sans grands grands risques de se tromper, c'est que les Kirdi ont dû souffrir de la constitution des grands empires tchadiens musulmans voisins (Kanem - Bornou - Baguirmi - Ouadai) et des luttes qu'ils se sont livrées. On peut supposer que cet émiettement d'ethnies qui ont encore de nombreux traits communs est dû au fait qu'ils ont dû fuir par petits groupes devant les razzias des islamisés et se réfugier où ils pouvaient, mais de préférence dans les montagnes.

Pour ce qui est plus précisément de la chefferie de Muturua elle se

serait constituée vers 1700-1725.

Un nommé Bildinguer aurait dérobé à Gudur (limite du pays Mofu) un objet sacré vénéré par sa tribu et émigré vers le sud en compagnie de son frère, de ses femmes, d'un compagnon et de ses clients. Il s'installe à Muturua (appelé encore Rum la plaine) et s'impose aux quelques isolés vivant sur la montagne qu'il a découverts quelques temps après et annexés à son clan.

Bildinguer devint rapidement un chef à grand prestige :

- il avait pu dérober impunément un objet sacré ;
- s'était imposé comme chef militaire à la suite de ses démêlés avec ses voisins Mundang ;
- il est mort dans des circonstances très particulières.

Il n'est pas étonnant que les petits groupements venus d'horizons divers s'installer autour de Muturua se soient soumis (ou aient été soumis) aux Muturua.

Dans tout village nouvellement créé, le chef de Muturua envoyait l'un de ses fils pour exercer la fonction de chef si bien que bientôt il eut la mainmise sur un territoire de l'ordre de 700 km<sup>2</sup>.

Puis vinrent les Fulbé, arrivant des royaumes Haoussa et Bornou encore en majorité païens. D'abord soumis aux païens, les Fulbé n'allèrent pas tarder à relever la tête sous l'impulsion d'Osman Dan Fodio qui lance l'appel à la guerre sainte dans les royaumes Haoussa et confie à Adama le soin de soulever les Fulbé installés au Nord-Cameroun.

En 1809 c'est la chute de Maroua, les Guiziga Bi-Marwa qui occupaient la ville sont chassés au Nord sur les premiers contreforts de Mandara alors que les Muturua sont soumis du moins officiellement au lamido de Bindir (Tchad) puis de Mindif.

Cette soumission fut continuellement remise en question : les Fulbé n'occupèrent jamais le territoire, ils ne s'aventuraient en pays Guiziga que pour la perception de la "zakat" qui donnait régulièrement lieu à de sanglantes batailles ; les vols de bétail et l'assassinat des bergers étaient choses courantes. En résumé on peut dire que l'organisation politique de la chefferie des Muturua n'a pas été profondément altérée, les Muturua continuent à avoir la mainmise de fait sur le territoire.

Puis, alors que les païens commençaient visiblement à reprendre le dessus, arrivèrent les Allemands. Maroua est pris en 1902 par le lieutenant Dominik. D'ennemis, les Fulbé devinrent vite alliés des Allemands qui s'appuyèrent sur eux pour asseoir leur autorité sur les païens : c'est ce que l'on a appelé le système d'administration indirecte. La résistance farouche des Guiziga continue.

Les Français qui prirent officiellement possession du Nord-Cameroun en 1919 remplacèrent les Allemands. Ils commirent la même erreur que les Allemands en maintenant le principe de l'administration indirecte et ce jusqu'en 1924, date à laquelle furent créés les premiers groupements païens indépendants.

Les Guiziga Maturua furent les premiers à en bénéficier : l'organisation politique traditionnelle qui n'avait en fait jamais cessé d'exister renaissait officiellement ; elle continue d'exister en 1969 tout comme au début du XVIIIème siècle.

Après quelques considérations historiques qui me permettaient de supposer que les structures politiques et sociales des Guiziga étaient particulièrement solides et efficaces pour avoir pu résister à toutes les pressions extérieures, je voudrais m'attacher plus spécialement à l'étude du village de Mussurtuk.

### Mussurtuk

Pourquoi le village de Mussurtuk plutôt qu'un autre ? Pour plusieurs raisons.

- c'était un village du canton de Maturua : possibilité donc de retrouver l'organisation traditionnelle.

- un village en plein essor démographique et possédant des terres de Karal permettant la culture du mil de saison sèche et par conséquent un niveau de vie certainement plus élevé.

- un village enfin situé à 35 km seulement de la ville de Maroua près d'une grande route qui permettait aux habitants de se rendre facilement grâce aux camionneurs de passage, à Maroua et dans les plus gros marchés du nord : Badadji, Bidzar et même Garoua, d'où ouverture vers l'extérieur et vraisemblablement possibilités plus grandes d'évolution. (Cette situation me permettait personnellement de surcroît de me rendre facilement dans le village et en toute saison, ce qui n'était pas non plus négligeable).

Le village de Mussurtuk comprend 635 habitants. Il se compose actuellement de cinq quartiers.

- Tala Ru : le quartier de la terre où se trouvent réunis le chef, le massay et le sous massaf.
- Dubazao : "derrière la rivière".
- Talla Ndelebé : "le quartier de la boue".
- Talla Hindir : "le quartier de l'arachide".

Le plus important du point de vue de la population, est le quartier de Talla Hindir. Les quartiers sont assez distants les uns des autres (1km environ entre Tala Ru et Dubazao), mais les concessions (hay) sont groupées à l'intérieur d'un même quartier.

La première fondation du village date de deux siècles environ, avant l'arrivée des Fulbé. Au cours de la lutte Guiziga-Fulbé, le village a été entièrement détruit. Il avait été fondé par des Guiziga Tsabaï venant de Zulu.

Il a été reconstruit vers 1880-1900 par des Guiziga Pedizari affiliés au groupe des Bi-Mawu.

Avant même d'enquêter précisément sur la notion de clan et de lignage je savais que plusieurs groupements d'origines diverses étaient représentés à Mussurtuk :

- Les Muturua en la personne du chef et des membres de sa famille.
- Les Guiziga de Maroua par les Pedizam
- Les Mundang ou Mundang guizigisés puisqu'un sous-quartier de Talla Hindir, s'appelait Talla Mbana.

J'ai essayé tout de suite après d'aborder les problèmes des grands groupes sociaux, clans et lignages ; de leur répartition dans l'espace et de leur fonctionnement. C'a été l'échec. J'ai dû prendre le problème par l'autre bout, je crois que c'était d'ailleurs plus logique : partir du groupe le plus restreint, la famille élémentaire et remonter ensuite vers les groupes plus étendus.

#### Système de parenté.

Unité sociale fondamentale, la famille élémentaire qui réside dans le hay (concession) est composée du père, de sa ou ses femmes, et de ses enfants non mariés.

Mariage virilocal, système polygamique.

Les relations de parenté sont caractérisées par :

- l'autorité du mari sur les épouses qui assurent l'ensemble des tâches ménagères mais travaillent aux champs. Le mari est cependant tenu de respecter certaines règles coutumières (bien traiter son épouse, lui faire des cadeaux, ne pas l'obliger à effectuer certains travaux qui ne sont pas traditionnellement de son ressort) ; il y va de son prestige dans le village et de ses deniers aussi puisque la femme le quittera momentanément ou définitivement, ce qui de toutes les façons lui occasionnera des dépenses .

- autorité du père sur les enfants qui, pour les garçons du moins, lui doivent après l'initiation et jusqu'à leur mariage, la totalité de leur travail. Cette autorité est raffermie par la possibilité de recours à deux types de sanctions :

- économique : non paiement de la dot notamment.

- religieuse : malédiction du père qui assure à l'enfant une vie de malheur. Si les relations mère-enfants sont essentiellement à base d'affection, la mère possède à l'égard des enfants un pouvoir de malédiction plus terrible encore que celui du père.

- autorité de l'aîné sur les cadets, mais égalité aîné-benjamin, ce dernier possédant un pouvoir de sanction à l'égard de ses frères, mais aussi de son père en cas de mauvais traitement.

- prééminence du garçon sur la fille (elle n'hérite pas, n'a aucun pouvoir d'accès à la terre). Son frère peut la sommer de quitter son mari si celui-ci n'observe pas les règles de bienséance à l'égard de sa belle-famille.

Au niveau de la famille étendue :

- relations inégalitaires à générations successives
- relations égalitaires, à plaisanterie, à générations alternées.

Si ego désigne tous les parents membres de la génération alternée par le terme de didde (grands pères), par contre à génération successive il distingue 3 groupes de parents :

- le groupe de ses oncles paternels : jâba.
- le groupe de ses oncles maternels : kau.
- le groupe de ses tantes paternelles et maternelles : meddemé.

La soumission de ego se manifeste par des marques extérieures de respect, par des visites fréquentes qu'il doit rendre à ses oncles et tantes, si possible accompagnées de cadeaux, par l'aide dans le travail. Au même titre que le père et la mère, les oncles et tantes disposent de par leur position généalogique d'un pouvoir de sanction religieuse. Le kan est particulièrement craint parce que, disent les informateurs, n'étant pas de même sang que son neveu utérin il a moins de scrupule que les jaba à utiliser sans aveu-tissement son pouvoir de malédiction.

Si le Guiziga n'entretient pas des relations de parenté avec la famille de sa mère supérieure à des relations de 3e ordre, par contre il dispose d'une terminologie qui lui permet de désigner les membres descendant en lignée masculine de son didde mi sin te waka (grand-père qui connaît) situé cinq générations au-dessus de la sienne. Ceci est assez théorique car rares sont les Guiziga qui connaissent le nom de leur "arrière-arrière grand-père".

#### Le lignage .

Nous appelons lignage (kudi = verge) le groupe formé par l'ensemble des descendants en ligne masculine d'un ancêtre commun réel, à la suite d'une segmentation survenue à l'intérieur du groupe de parenté d'extension maximum qu'est le clan.

- le lignage possède un nom spécifique (soit le nom de l'ancêtre de référence soit le nom du lieu dans lequel il a pris naissance).

La solidarité entre les membres d'un même lignage se manifeste :

- au niveau économique : aide dans le travail.
- solidarité dans l'injure
- solidarité rituelle : au moment de l'enterrement - de la fête des jumeaux.

Il n'y a pas de culte des ancêtres proprement dit au niveau du lignage. Les esprits des ancêtres défunts par référence au didde misin te waka (mulvungs) sont invoqués presque accessoirement semble-t-il lors de la fête du Muuruk qui réunit l'ensemble des descendants du clan de la région.

Le chef de lignage lui-même n'assied son autorité que sur la sanction de l'opinion publique. Il n'intervient pratiquement (et pas toujours) que dans les contestations de droits fonciers ou autres petits différends survenus entre colignagers.

### Le clan.

Le clan groupe en principe tous les descendants d'un ancêtre commun. Il se caractérise par un nom spécifique, des interdits alimentaires, et le principe d'exogamie. Il n'y a pas de terme propre pour désigner ce groupe, on l'appelle sukũ (signifiant qualité).

Conditions de création du clan :

- installation sur un territoire non débroussé ;
- oubli des liens généalogiques antérieurs à la scission en lignage.

Le nom du clan est toujours lié au nom du lieu où il est né ou qu'il a créé.

La répartition des clans et des lignages dans le village de Mussurtuk - montre une très grande dissémination dans l'espace. Les clans et lignages ne sont plus des groupes de résidence. A Mussurtuk : 6 clans et 16 lignages. A Mulva : 7 clans et 18 lignages.

Si à l'intérieur d'un même village les membres d'un même lignage ont tendance à se regrouper dans le même quartier, les membres d'un même lignage et a fortiori d'un même clan peuvent se retrouver dans plusieurs villages.

Si le lignage est le cadre de manifestations collectives (de solidarité rituelles notamment) suffisamment fréquentes pour remédier en partie à l'éloignement géographique de ses membres, il n'en est pas de même au niveau du clan. Actuellement être membre d'un clan signifie essentiellement pour un individu appartenir à un groupe à l'intérieur duquel il est interdit de se marier ; sauf évidemment dans le cas où l'appartenance clanique ou lignagère confère certaines attributions spécifiques.

- C'est le cas pour les membres d'un clan forgeron par exemple
- au niveau du lignage pour les Muturna dozzo qui est mi jivid (agents de liaison - canton - village).
- les mi pra kuley : 8 Mogo, 2 gulinger le massai Malkotokom (capables de prévoir les catastrophes et les moyens d'y remédier, pour l'ensemble du pays Guiziga)
- pour les descendants par les aînés du chef de Mutuma et des chefs religieux du village.

Organisation politique et religieuse du village.

3 personnages centraux.

- le chef { chefs de quartiers

- le massaï

- le sous-massaï

+ un représentant pour chaque lignage auprès du chef dans l'exercice de ses fonctions judiciaires.

- I. Le chef ("Bui")

Le chef est en partie un étranger dans le village, en effet il est né à Muturua, il est fonctionnaire du pouvoir central et n'occupe pas nécessairement son poste à vie.

- la mort d'un chef entraîne souvent la redistribution des chefferies.

Les champs qu'il cultive sont d'ailleurs des champs de fonction; il n'a au moins théoriquement aucun pouvoir sur la terre.

Nommé par le chef de Muturua ~~il est descendant du fondateur du clan Bildinguer.~~ Ce choix est entériné par l'administration. L'organisation traditionnelle et l'organisation administrative se superposent ~~exactement.~~

- Le chef perçoit l'impôt qu'il apporte au chef de Muturua comme par le passé, même si c'est un impôt en espèces et non en nature.

- Il continue à être le trait d'union entre le chef de Muturua et les habitants pour l'exécution de petits travaux collectifs (réparation de l'école, construction de greniers pour le coton, préparation des lieux du marché, entretien de routes d'intérêt secondaire...)

- Il exerce ses fonctions judiciaires comme par le passé (vol de bétail, bagarres, rapt d'épouses) l'administration étant favorable à ce que le maximum de litiges (sauf les crimes bien sûr) ou les vols à grande échelle se règlent devant l'autorité coutumière. C'est d'ailleurs dans l'intérêt de tous.

Le chef est représenté dans chaque quartier par un chef de quartier qu'il nomme lui-même en fonction de la considération dont la personne en question jouit auprès des villageois et de son appartenance clanique ou lignagère (il choisit généralement parmi les membres du lignage ou du clan le plus représenté dans le quartier).

Le Massaï

Descendant par les aînés du fondateur du village ou d'un colignager, le massaï est par excellence l'homme du village. Il est le seul à connaître les moyens de se concilier les génies des lieux (Kuli), sa présence est donc indispensable à la prospérité du village dans son ensemble et dans une certaine mesure de chaque habitant en particulier.

Il intervient notamment :

- au moment des semailles,

- au moment des récoltes,



- à l'occasion de la nouvelle année,
- au niveau des rites d'obtention de la pluie,
- dans l'intérêt d'individus qui ayant mal agi à l'encontre du kuli subissent les conséquences de sa "colère".

Le massai dispose d'un important moyen de pression sur les habitants du village, y compris le chef, puisqu'il peut rendre tel ou tel individu responsable de la malveillance du kuli à l'égard du village, malveillance pouvant se traduire par de mauvaises récoltes, de nombreux décès dans le village...

Le sous-massai (Mbur Madeclâ : "grand homme")

Le sous-massai (il faudrait dire sous-massai et sous-chef puisqu'il assure indifféremment l'intérim de l'un ou de l'autre) a un rôle moins officiel mais tout aussi important que les deux précédents.

Choisi par les villageois parmi les membres du groupe de parenté le plus représenté au niveau du village généralement (à Mussurtuk c'est un Guiziga Pedizam qui assume cette fonction) :

- il est le représentant du "peuple" auprès de l'autorité politique et religieuse; au courant de tout puisqu'il assure nécessairement la liaison entre le chef et le massai, il peut influencer sur les décisions à prendre, réduire les conflits fréquents survenus entre le chef et le massai, et en cas d'exactions trop graves commises par le chef, s'en référer, au nom des villageois, à l'autorité supérieure.

- il assiste à tous les jugements coutumiers et aucun jugement ne peut être rendu sans qu'il donne son avis.

A ces trois personnages il convient d'ajouter les chefs de lignage (ou plus exactement les individus qui au niveau du village sont généalogiquement les plus proches des vrais chefs de lignage).

Chargés de régler les petits différends survenus entre colignagers, ils assistent de droit à tous les jugements mettant en cause un membre de leur lignage. Dans la plupart des cas d'ailleurs, les chefs de lignage, en raison de leur prestige, sont conseillers permanents auprès du chef dans l'exercice de ses fonctions judiciaires.

En résumé :

- code des relations de parenté particulièrement contraignant pour les jeunes.

- dissémination dans l'espace des clans et des lignages, entraînant la diminution de l'importance des relations claniques et lignagères au profit, nous le verrons ultérieurement, des relations de voisinage.

- organisation politique et religieuse particulièrement solide et se répétant dans tous les villages de Maturua (liaisons fréquentes entre la capitale et les divers villages).

Phénomènes de production et répartition du revenu.

Problèmes d'accès à la terre.

- pas d'appropriation de la terre par le clan fondateur et a fortiori par le clan du chef. La terre est à celui qui le premier l'a débroussée.

Pas de possibilité d'accès à la terre pour les femmes.

- Egalité entre tous les chefs de hay pour ce qui est de l'accès à la terre.

L'unité de production et de consommation fondamentale est le hay (père - épouses - enfants).

- les principales cultures

- mil de saison des pluies
- mil de saison sèche qui prend de plus en plus d'extension dans la mesure où il y a encore des terrains à Karal (ils commencent à se faire rares).
- coton depuis 1950 environ grâce à la CFDT et à l'IRCT.
- l'arachide qui a sérieusement chuté depuis qu'elle n'est plus une culture obligatoire.

- Cultures secondaires : gombo - haricots - sesame - maïs ...

L'élevage n'apporte qu'une maigre contribution au Guiziga. Il a de surcroît, c'est encore très classique, une fonction sociologique plus qu'économique.

- Artisanat.

Les besoins du Guiziga en produits manufacturés étaient traditionnellement des plus réduits,

- ils construisaient leur hay avec de l'argile, des piquets de bois et de la paille,
- ils confectionnaient leurs vêtements en peau de chèvre,
- seuls quelques ustensiles de cuisine (poteries) et les outils de fer devaient être obtenus auprès de spécialistes.

Le hay, aussi bien pour la production que pour la consommation de tout ce dont il a besoin, peut vivre en autarcie.

En fait il n'en a jamais été ainsi, le groupe de production et de consommation (ou de répartition du revenu) est toujours plus étendu que le hay.

- au niveau de la production :

- actes de coopération dans le travail ou d'aide à sens unique. C'est à ce niveau peut-être que l'on retrouve le mieux la répercussion au niveau économique des inégalités dont on a parlé au niveau des structures sociales.

- coopération entre parents proches ou colignages résidant dans le même village ; aide comportant en général réciprocité dans le cas où le statut d'un individu lui permet de ne pas apporter de compensation sans pour autant être considéré comme un mauvais coucheur."

- coopération entre voisins :

invitation par quartier généralement. Chaque chef de hay à tour de rôle invite ses voisins et amis à venir travailler dans son champ. Il y a généralement beaucoup de bière de mil à cette occasion.

même principe que précédemment : réciprocité à statut égal, non réciprocité pour les individus à prestige : chef politique et religieux, les chefs de lignages au niveau du village...

- ajouter à cela pour le futur époux le travail dans le champ du beau-père avec ses camarades à qui, à son tour, il doit rendre le même service.

- au niveau de la répartition :

- Les fils et épouses peuvent obtenir un petit revenu personnel (cadeaux, champs personnels) ; ils sont cependant nettement défavorisés surtout depuis l'introduction de la culture du coton. Ceci est surtout vrai pour les fils et filles, moins pour les épouses qui en vendant la bière de mil récupèrent une grande partie du revenu supplémentaire qu'a apporté le coton. Les fils doivent en effet utiliser une bonne partie de leur maigre revenu personnel pour faire des cadeaux aux oncles, tantes...

Pour le mil :

- une grande partie est autoconsommée,
- une partie sera convertie en bière à l'occasion des fêtes traditionnelles, source de prestige,
- une partie en bière sur les marchés,
- prêt avec ou sans intérêt,
- vente sur le marché.

Dans le cas d'une récolte insuffisante pour alimenter ces différentes rubriques il arrive souvent que ce soit l'autoconsommation qui en souffre.

Pour le coton :

- il n'y a pas de redistribution, le chef de hay empoche le tout faisant ensuite quelques cadeaux mais non obligatoires. C'est certainement la raison pour laquelle les jeunes, du moins lorsqu'ils travaillent dans le hay du père, ne sont pas tellement 'chauds' pour faire du coton.

En résumé on peut dire que le statut social d'un individu déterminé essentiellement par son appartenance clanique et lignagère dans certains cas, par la position qu'il occupe à l'intérieur de son groupe de parenté, son âge et son sexe, n'est pas seulement source de prestige mais aussi d'un revenu économique supplémentaire, les personnes à prestige admettent très difficilement qu'un individu de basse source obtienne par un travail acharné un revenu supérieur au leur.

- Ceci est entériné soit au niveau religieux,
- soit pour les individus à pouvoir comme les chefs, par des sanctions non en rapport avec la faute commise dans le cadre du jugement.

#### Réactions à cette situation de dépendance.

Cette situation se concevait dans la mesure où la solidarité à l'intérieur du village qui correspondait mieux qu'aujourd'hui à un groupe de parenté, était nécessaire à la survie du groupe dans les nombreuses situations troublées qu'ont connues les Guiziga.

De nos jours cela se conçoit moins facilement et les jeunes ont tendance à se rendre compte que cette situation, surtout depuis l'introduction de la culture du coton, joue non plus au profit du groupe, mais d'individus ; cela d'autant plus qu'en raison du revenu monétaire supplémentaire ainsi créé, les marchés, même au niveau du village, commencent à être bien approvisionnés en produits d'importation et que les relations avec la ville se développant, entraînant une évolution sensible des besoins.

Les réactions se manifestent de deux manières essentiellement :

#### - la fuite

- changement de village à l'intérieure de l'aire guiziga, qui permet à l'individu de s'éloigner de son groupe de parenté - prestations en travail moins fréquentes. Ceci est facilité par le fait que l'individu ne sera pas dépaysé : il retrouvera dans le nouveau village la même structure politique et religieuse que dans son village de départ.
  - fuite en dehors de l'aire guiziga : en ville ou dans des zones cotonnières.
- le recours au misisalak ("celui qui fait le dédicament") pour essayer de neutraliser la malédiction du père ou des oncles : moyen dangereux puisque la malédiction se retourne contre l'utilisateur, si ce dernier ne l'a pas utilisé à bon escient.